

FATUMA ELYAS

Au royaume du tissu



Fatuma Elyas
dans son atelier
à Cavani

Dans les coulisses de son atelier, les petites mains de Fatuma Elyas s'activent, pour égrener des créations de mode originales, des pièces uniques, à partir de sa matière de prédilection: l'étoffe africaine.

Par Céline Clément



Originaire de l'Ouganda et des Comores, Fatuma Elyas est une véritable «amoureuse du tissu». Passion qui remonte à son plus jeune âge et qui trouve ses racines dans une enfance marquée par les voyages et les métissages culturels. C'est aux Comores, au contact de sa cousine, qu'elle apprend les bases de la création textile. Elle suit ensuite des cours de couture à Dakar, au Sénégal, puis devient professeur d'anglais. Elle mène ses activités de couturière en parallèle avec son activité professionnelle, jusqu'à tout abandonner il y a deux ans pour ouvrir sa maison de couture à Mayotte, «Harmony Tropic», située à Cavani. Et de fil en aiguille, cette boutique qui explose en couleurs a fait de nombreuses adeptes.

Des modèles classiques modernisés

Jupes et robes, chemises et sarouels, pantalons et débardeurs... Sous les mains de Fatuma, les tissus se transforment en petits bijoux, patchwork de créations, au gré de ses envies et de son imagination. Mais aussi de ce que lui inspirent ses clientes, car l'artiste fait du sur-mesure; sa satisfaction principale consiste à voir un sourire se dessiner sur les visages de celles qui ont poussé les portes de son atelier. Elle travaille en priorité le tissu africain, du bazine au wax, en passant par le subaya et le chiromani, avec une affection particulière pour le lessou. Ce





“*Mon but est d’harmoniser les traditions européennes et africaines*”

DU TISSU AFRICAIN SOUS TOUTES SES FORMES

le Bogolan (Bénin): c’est un tissu en coton assez lourd teinté à l’aide de boue et de macérations végétales.

Le lessou (Comores): c’est à l’origine un châle, qui existe en plusieurs couleurs et avec différents motifs. Il y a une phrase-proverbe généralement écrite sur le côté. Le lessou est porté par les femmes comoriennes.

Le Chiromani (Anjouan): il existe des chiromanis de plusieurs coloris et en une multitude de motifs. Les lointaines origines de cette étoffe sont indiennes. Mais elle est progressivement devenue le symbole de la femme Anjouanaise.

Le Bazin (Mali): c’est un tissu damassé, à base de coton, souvent teint, et fortement amidonné. Depuis les années 1990, le Mali est la plaque tournante de sa production et de son exportation.

tissu originaire de Tanzanie, mais que l’on retrouve jusqu’en Namibie ou en Zambie, est à la base des robes précieuses et élégantes portées par les Grandes Comoriennes. «Il y a beaucoup de classe dans ces robes là, nous glisse Fatuma. Mais hélas, le contexte social à Mayotte fait que les femmes n’osent pas les porter, sinon elles seraient identifiées comme des Grandes Comoriennes». Alors Fatuma s’adapte, en coupant le lessou avec d’autres tissus. Elle travaille «autrement» cette matière première ancestrale, réinvente et modernise les modèles classiques. «Je travaille à l’intuition. Mon but est d’harmoniser les traditions européennes et africaines». Du pati, coton fleuri naïvement, transformé en sarouel, au chiromani, tissu-mouchoir anjouanais qui devient sac à mains, les créations de Fatuma sont pleines d’imagination.

Des projets à venir...

A présent, la créatrice souhaite franchir une étape de plus, en obtenant un label de styliste. Mais pour cela, elle songe à quitter Mayotte où les obstacles sont nombreux, à commencer par le manque de matière première. Ce qui a pour conséquence des déplacements à Dakar ou en Ouganda, où Fatuma doit se rendre deux fois par an pour s’approvisionner: «Il ne faut pas rêver, il n’y a pas d’épanouissement possible. Il n’y a qu’une seule mercerie à Mayotte, où tout est très cher. Et il n’y a pas vraiment de matière première. On peut manquer de boutons, de fournitures, de machines...» La créatrice, qui a grandi en Ouganda, en Tanzanie, au Kenya et aux Comores, déplore également le lourd poids des traditions mahoraises: «A Abidjan, à Dakar ou aux Grandes Comores, il y a des effets de mode. Ici, c’est salouva, et puis...salouva!»



PUB